



Quand les parents organisent l'école buissonnière

Alors que les élèves regagnent peu à peu les classes, certains parents préfèrent garder leurs enfants à la maison et organisent des temps d'apprentissage informels avec d'autres camarades. Le déclencheur a été ce moment où le fils unique de Béatrice lui a déclaré : « Je vais faire un “ chat perché ” avec mes copains fantômes ! » Si jouer avec des amis imaginaires n'avait pas l'air de déranger plus que ça son enfant, la quadragénaire s'est, elle, interrogée : « Je me suis dit qu'il était peut-être temps d'ouvrir un peu la maison à d'autres gamins... »

Parce que l'école n'a pas encore repris ou parce que les conditions dans lesquelles elle rouvre leur posent question, mais aussi parce que le ministère de l'éducation nationale leur a laissé le choix de renvoyer ou non leurs enfants en classe, à l'heure du déconfinement, un certain nombre de parents ont décidé de mettre en place une structure informelle où on regroupe chez l'un ou l'autre les copains.

Si ce phénomène éphémère et récent est difficile à mesurer, il ne présage en rien « d'une perte de confiance dans les enseignants », selon Benoît Urgelli, chercheur en sciences de l'éducation et administrateur de la FCPE du Rhône et de la métropole de Lyon. Cela permet surtout aux adultes « de garder une forme de contrôle face à l'incertitude liée à la propagation de la maladie », analyse-t-il.

Ne pas se substituer à l'enseignant

C'est en effet le rétablissement de la sociabilité que mettent en avant les parents interrogés, bien plus que la continuité pédagogique. « Il faut se demander quel est l'objectif », note Benoît Urgelli. Si c'est de resocialiser son enfant, la question n'est pas de le remettre à niveau sur la règle de trois, mais de redévelopper ses compétences sociales et les discussions entre pairs. »

Mère d'un garçon de 11 ans, Héloïse a instauré, dans son appartement de la région parisienne, deux heures de travail le matin avec la petite voisine de palier qui, coup de chance, est dans la même classe que son fils : « Le tête-à-tête entre lui et nous devenait pesant. Qu'on le veuille ou non, mon fils avait deux adultes face à lui. L'arrivée de Tania a apporté comme une respiration. On n'était plus focalisés que sur son cas et, en un sens, deux adultes et deux enfants, cela rééquilibrait les forces. Il discute avec quelqu'un de son âge, autrement que par Snapchat ! »

Pour l'organisation, c'est bricolage à tous les étages. Les parents insistent bien là-dessus : il ne s'agit en aucun cas de se substituer à l'enseignant. Certains envisagent ce temps partagé comme l'occasion de faire faire aux enfants le travail demandé par l'école. C'est le cas chez Héloïse, mais aussi chez Stéphane dont la fille Adèle, 6 ans, travaille avec sa camarade de classe sous la houlette des parents en alternance. « Les deux dernières semaines avaient été un peu dures. L'arrivée de sa copine a créé un peu d'émulation », souligne ce père de famille parisien. Elles travaillent dans la bonne humeur et ce qui, d'habitude, prenait deux heures n'en prend plus qu'une. »

L'après-midi est consacré aux cabanes en forêt, à une activité peinture chez une maman plasticienne ou aux baignades à la rivière

D'autres ont choisi une démarche plus informelle : chez Béatrice, à La Réunion, on alterne la philo et le trampoline, mais aussi des jeux en quatre épreuves avec « écriture, conte, dessin et biologie dans le jardin ». Sophie et Morgane, respectivement mères d'Adèle et Madeleine, 5 ans, ont, elles aussi, choisi de « les laisser très libres » : jardinage et cuisine sont au programme avec, parfois, « le jeu de la maîtresse », qui donne l'occasion de faire un peu de graphie.

Chez Karine, dans le Cher, neuf enfants entre 7 et 14 ans se retrouvent tous les après-midi en alternance dans cinq familles. Le travail scolaire a été fait le matin, chacun chez soi. L'après-midi est consacré aux cabanes en forêt, à une activité peinture chez une maman plasticienne ou aux baignades à la rivière. Une démarche, note Benoît Urgelli, qui « se rapproche de la philosophie

dite "hygiéniste" du début du XX^e siècle, où on apprend à l'extérieur grâce à ce qu'on y trouve ». Des projets évidemment plus faciles à mettre en place à la campagne qu'au beau milieu de l'espace urbain.

« Jouer la même partition »

Mais quels que soient la démarche et l'endroit choisis, tout le monde s'accorde sur un point : le dispositif mis en place a apporté une bouffée d'air frais. Et facilité le télétravail. Non seulement quand son enfant est chez les autres, mais même quand il est à la maison. « Quand elle est avec ses copines, notre fille nous sollicite finalement assez peu », remarque Sophie.

Béatrice, elle, note que pendant les « récréations », elle a le temps d'écrire quelques mails, là où auparavant, son fils la réclamait beaucoup pour jouer avec elle. Depuis cette nouvelle organisation, hormis l'après-midi de la semaine où elle est chargée de la joyeuse bande, Karine peut travailler « de 14 heures à 18 h 30 sans interruption. Cela fait du bien à notre enfant et à nous aussi ».

Encore faut-il que les parents des différents jeunes jouent la même partition pédagogique et orchestrent le dispositif de la même façon. « Ce n'est pas parce que deux enfants s'entendent bien que cela va être le cas des parents. Au travers de ces initiatives se pose la question du sens que chacun donne à l'école », souligne Benoît Urgelli.

Béatrice en a fait l'expérience : « Une des mères avec qui on avait mis en place ces journées alternées est très scolaire : elle s'était ainsi mis en tête de bien faire tenir son crayon à mon fils qui est gaucher... Chacun vient avec son histoire, son rapport à l'institution scolaire... »

Le risque de l'« entre-soi »

Consciemment ou non, les parents vont donc avoir tendance à se retrouver par affinités, modèles éducatifs communs. Au risque de laisser la mixité sociale au bord du chemin ? « Il est clair que cela accentue un vrai risque de l'entre-soi », estime Béatrice. L'enfant qui est en logement social, personne ne va l'appeler pour lui proposer de participer. Cela reproduit des choses pas forcément très sympathiques. »

Et si Héloïse, cadre, accueille Tania, dont les parents sont ouvriers, c'est, reconnaît-elle, très conjoncturel : « Nous sommes voisins de palier et nos enfants sont dans la même classe. Autrement, nous n'échangeons pas beaucoup. » Quant à Karine, si elle reconnaît cet accueil, elle le relativise :

« Parmi les parents, si tous n'ont pas fait beaucoup d'études, nous avons soit un métier créatif soit un certain bagage culturel. Mais ce n'est finalement qu'un mois et demi d'entre-soi. Nos enfants retrouveront la mixité sociale à la rentrée. En attendant, ils profitent d'une incroyable liberté ! »

Et la mère de famille de pointer l'autonomie prise par les enfants durant la période, le profit tiré d'un temps devenu libre comme jamais, mais aussi l'expérience du multi-âge, où enfants et ados se côtoient et apprennent les uns des autres. « Ils expérimentent dans leurs relations », résume-t-elle. Béatrice insiste sur la richesse que constitue le fait de pénétrer d'autres maisons que la sienne : « Cette entrée de plain-pied dans l'intimité des autres interroge leur construction. C'est complexe et très fort à la fois. »

Pour Benoît Urgelli, une chose est sûre : ces expériences d'« école buissonnière » organisées par les parents « sont des espaces qui peuvent être intéressants pour débattre du sens de l'école, de son éthique ». Et qui resteront comme un étonnant temps suspendu dans un parcours scolaire d'ordinaire très calibré.

Cet article est paru dans « Le Monde de l'éducation ». Si vous êtes abonné au « Monde », vous pouvez vous inscrire à cette lettre hebdomadaire en suivant ce lien

Joséphine Lebard